



# La balade sauvage

Terrence Malick, Etats-Unis, 1973

## Fiche technique

Scénario: Terrence Malick  
Photographie: Tak Fujimoto  
Montage: Robert Estrin  
Décors: Jack Fisk  
Costumes: Rosanna Norton  
Musique: George Tipton

## Distribution

Martin Sheen: Kit, Sissy Spacek: Holly,  
Warren Oates: père de Holly, Gary Littlejohn:  
le shérif, Alan Vint: le second du shérif  
Ramon Bieri: Cato



Dates de sortie France: 4 juin 1975, États-Unis : 13 octobre 1973 - Format: 1,85 - Durée:  
94 minutes – Budget: 450 000 \$

## Critiques et commentaires

Terrence Malick n'avait pas encore trente ans, et il était encore étudiant dans le célèbre *American Film Institute* quand il débuta les prises de vue de ce qui allait devenir son premier long métrage, l'acte initial d'une filmographie et d'une carrière complexes et fascinantes. Alors qu'en ce début des années 70, le cinéma américain respire de la pulsation nouvelle, saccadée et tumultueuse, d'une génération de cinéastes qui passera ensuite à la postérité sous le nom de « Nouvel Hollywood » et qu'à peine quelques années plus tôt, Arthur Penn décrivait peu ou prou la même histoire d'amoureux meurtriers en fuite avec *Bonnie and Clyde*, Terrence Malick affirme déjà dans *Badlands* son regard, sa personnalité, en prenant le contre-pied de cette mouvance contemporaine agitée pour livrer un drôle de film méditatif, troublant et sensoriel. Tout l'attrait de ce qui deviendra dès son long-métrage suivant, *Les Moissons du ciel*, le B.A.BA du vocabulaire malickien se trouve déjà dans *Badlands*: ce vent qui chatouille la cime des arbres ; ces lumières violacées à l'heure du crépuscule ; ces plans de coupe animaliers saugrenus ; ces regards profonds qui se perdent dans l'immensité de la nature et dans l'indécision de l'esprit ; ces pieds nus qui barbotent dans le flux d'un cours d'eau ; ces mains qui effleurent la courbure des épis de blés... chacun d'eux opérant comme une strophe, un vers ou une rime, de ce poème visuel d'une grande beauté...

DVDClassik, Antoine Royer, 1er juin 2011

Le film n'essaie pas d'expliquer la psychologie de Kit, et il n'y a pas de symboles ou de leçon à en tirer. Ce qui en ressort plus que tout autre chose est l'immense solitude de ces deux personnages, ensemble et séparément. Il a dix ans de plus qu'elle, mais ils semblent tous les deux figés dans le même fantasme adolescent du premier amour, comme si Nat King Cole avait toujours été là pour chanter "A Blossom Fell" sur la radio portable pendant leur étreinte. Pour décourager sa fille de fréquenter «un type qui ramasse des ordures», son père la punit en tuant son chien. Elle en est profondément affligée. Kit est joué par Martin Sheen, dans une des plus belles performances actuelles. Il ressemble à James Dean et joue le tueur comme une âme simple terriblement ravagée par la vie. Holly est jouée par la rousse Sissy Spacek. Elle est amoureuse de Kit dès le premier regard mais va finir par réaliser qu'il lui apporte beaucoup d'ennuis. Après leur premier meurtre, ils n'ont plus aucune conversation à propos de quoi que ce soit, et on ne les voit plus

faire l'amour. Ils espèrent trouver refuge plus au Nord, où Kit espère trouver un boulot de policier à cheval.

Ils suivent leur cavale dans les journaux, prennent conscience qu'ils sont devenus des célébrités, et dans une brillante scène finale, Kit, arrêté, distribue son peigne, son briquet, et son stylo en guise de souvenirs aux gardes nationaux qui l'ont poursuivi. Le film reste à distance de ses personnages. La plupart du temps, il les observe, sans passion. Ce sont des personnes étranges, comme le couple réel dont ils sont inspirés. Ils ne sont pas idéalisés comme Bonnie et Clyde. Ce sont juste deux gamins pas très futés pris dans un engrenage. Ils voient le meurtre comme une simple nécessité, porteurs d'une existence tellement vide que même leurs pêchés ne peuvent la remplir...

Roger Ebert, 15 octobre 1973

Ce premier film de Terrence Malick affiche son influence du *Bonnie and Clyde* (1967) d'Arthur Penn en même temps qu'une volonté d'interroger les mythes (Kit cultive sa ressemblance avec James Dean). Il est facile d'y détecter le goût de Malick pour l'exaltation de la beauté de la nature, son obsession de la rupture avec le père, son attachement aux voix intérieures de ses personnages, ou son penchant pour les références bibliques (destruction de l'Eden, désignation de Kit l'assassin comme ange déchu). Mais revoir aujourd'hui *La Balade sauvage* à la lumière de ses films suivants permet de mieux cerner ce qui motive Malick: un rapport dévot aux souvenirs, illustré par les photos d'antan, les symptômes d'une émotion, les objets jetés aux ordures, incendiés sur chant liturgique ou enterrés comme talismans sacrés. Un rapport au cosmos souligné par la splendeur panthéiste, ces plans d'un poisson ou d'un chien agonisant dans les herbes. Le cinéma de Terrence Malick illustre un sentiment d'appartenance à un au-delà métaphysique. D'où l'étrangeté du comportement de Kit, si désireux de "*faire des vagues*", de laisser une trace. D'où les commentaires désarmants d'Holly, si attachée à vivre le bonheur de l'instant qu'elle paraît imperméable au tragique. Il s'agit, comme aurait dit Heidegger de "*se montrer*", d'"*être là*". L'urgence de ces personnages est celle d'une fureur de vivre, Holly lançant sa baguette de majorette et Kit brandissant sa carabine comme une baguette magique : ils défient le monde.

Le Monde, Jean-Luc Douin, 14 juin 2011

*La Balade sauvage*, née dans la période des années 1970, condamne lui aussi l'idéal de changement que porte à l'époque tous les films de cette nouvelle génération de cinéastes. La séquence idyllique dans les bois où les deux héros tentent de vivre leur robinsonnade à l'écart du monde symbolise à elle seule une brève respiration, bientôt étouffée par une justice punitive. Mais Malick semble quelque peu critique envers les idéaux contestataires qui rejaillissent à l'époque. La balade de Kit et Holly est ainsi suspendue à une sorte de vision romantique dépassée et en l'occurrence fantasmée. Le caractère cliché de la balade est véhiculé par les postures de Kit mais aussi à travers les lectures d'Holly, percevant le monde par le prisme du *National Geographic* alors que les splendeurs l'environnent de toute part. Clichés et fantasmes que l'on retrouvera à l'évidence au centre de ce qui détermine l'originalité même de *La Balade sauvage* ; sa narration, ici confiée à la voix songeuse et distante de la jeune Holly.

Critikat, Romain Genissel, 14 avril 2009

Filmographie de Terrence Malick (né en 1943) :

**La balade sauvage (Baldlands)**, 1973 – Les moissons du ciel, 1978 – La ligne rouge, 1998 – Le nouveau monde, 2005 – The tree of life, 2011 – A la merveille, 2012 – Knight of cups, 2015 Song to song, 2017.

Prochaine séance: cycle Ingmar Bergman 1/3  
Mercredi 6 février, 20h

**LE SEPTIEME SCEAU**

Ingmar Bergman – Suède – 1957 – 96 min